

M. de Chevreuse, sans prendre son épée que lui présentait un des spectateurs, s'approcha du comte du Luc, et, après l'avoir courtoisement salué :

— Monsieur, lui dit-il, vous pouviez me tuer ; vous ne l'avez pas fait ; soyons amis, voulez-vous ?

— De grand cœur, monsieur, car j'éprouve pour vous une grande sympathie.

Ils se serrèrent la main, s'embrassèrent, et tout fut dit entre eux.

Au même instant, le comte de Thémis tombait à la renverse en s'écriant avec un rire railleur :

— Par la mort-Dieu ! je crois que j'en tiens !

Il en tenait en effet. Le chevalier de Guise lui avait passé son épée à travers le corps.

— Vous rendez-vous, monsieur ? dit le chevalier de Guise.

— Oui, chevalier, répondit le comte, mais à une condition ?

— Laquelle ?

— C'est que, si j'en reviens, vous m'apprendrez ce coup-là, n'est-ce pas ? il est superbe ! et que nous serons amis.

— Nous le sommes déjà, mon cher comte, et croyez que je suis désespéré de ce qui arrive.

— Allons donc ! je vous répète que le coup est magnifique. Ah ! c'est égal, il a été rudement porté. Votre main ? ajouta-t-il avec effort.

— La voilà !

Le comte serra la main du chevalier, et il tomba évanoui.

La partie engagée entre Bassompierre et M. de Lérans était terminée. Bassompierre avait reçu une égratignure à la main et avait grièvement blessé M. de Lérans à la cuisse.

Le marquis de La Fare et M. de Sainte-Romme combattaient encore. Rien n'était plus singulier que ce duel.

Le marquis de La Fare, nous l'avons dit, était presque un enfant. Il était mince, svelte, leste et adroit comme un singe. M. de Sainte-Romme, au contraire, était une espèce de géant très-gros, très-vigoureux, mais d'une nature assez lymphatique et ne se remuant qu'avec une raideur automatique qui contrastait de la manière la plus étrange avec l'agilité de son adversaire, dont il ne pouvait jamais rencontrer l'épée, et qui, lui, lui portait botte sur botte et le piquait en vingt endroits à la fois, avec une rapidité foudroyante.

Malgré sa force herculéenne, le gentilhomme protestant commençait à se fatiguer : il soufflait comme un bœuf, et, de plus, les nombreuses piqûres qu'il avait reçues, sans être autrement dangereuses, le rendaient furieux, ce qui lui enlevait encore une partie de ce sang-froid, si précieux en telle circonstance.

MM. de Guise, Bassompierre et du Luc entourèrent alors les combattants.

— Rendez-vous, monsieur, lui cria le chevalier du Luc. Vous êtes seul à combattre et nous sommes quatre contre vous.

M. de Sainte-Romme hocha négativement la tête et continua à ferrailer.

— Rendez-vous, comte, lui cria M. de Chevreuse.

— Le combat est inutile, maintenant, lui dit M. de Lérans qui serrait son écharpe autour de sa cuisse.

— Puisque vous le voulez ! dit M. de Sainte-Romme.

— Vous vous rendez ?

— Non pas ! fit-il en ricanant,

Et, bondissant sur son adversaire avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable, il lui fit sauter l'épée des mains, le

renversa du même coup, lui appuya le genou sur la poitrine, et lui posant sa dague sur la gorge :

— C'est vous qui vous rendez, n'est-ce pas, monsieur le marquis de La Fare ? lui dit-il d'une voix railleuse.

— Ma foi, oui ! répondit le jeune homme en éclatant de rire. Corps-Dieu ! c'est bien joué ! je reconnais maintenant que vous êtes plus habile que moi.

— J'ai voulu vous servir de quintaine, répondit le géant en lui tendant la main pour l'aider à se relever. Je désirais savoir comment vous tirez l'épée, mon gentilhomme.

— Pourquoi donc cela ? demanda curieusement le marquis.

M. de Sainte-Romme salua.

— J'ai l'honneur de beaucoup connaître monsieur votre père, monsieur le marquis, et je suis l'un de ses plus privés.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, j'espère que vous serez aussi mon ami et que vous direz à mon père que je me suis bravement battu.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

Déjà plusieurs des spectateurs s'étaient empressés de porter secours aux blessés que l'on avait fait transporter sur des civières à leurs demeures, ainsi que M. de Croissy, si prestement tué par Bassompierre.

Les gentilshommes avaient repris leurs vêtements, avaient quitté le hangar et étaient rentrés dans le cabaret.

Seulement au lieu de dix, ils n'étaient plus que sept.

MM. de Bassompierre, de Langeac, légèrement blessés : le premier au bras, le second à la main, et enfin M. de Sainte-Romme que le marquis de La Fare avait criblé de piqûres.

Mais tous étaient joyeux, frais, dispos et prêts à faire le meilleur accueil aux mets et aux vins qu'ils avaient commandés.

Pendant leur absence, plusieurs autres personnes étaient entrées dans le cabaret, mais la table marquée par les Raffinés était restée libre et les attendait pliant presque sous le poids des plats et des bouteilles.

Ils s'assirent joyeusement côté à côté, attirèrent les mets à eux et commencèrent à manger gaiement en riant et en échangeant force lazzi.

Il était alors neuf heures du soir environ.

C'était le moment où les promeneurs, quittant le Cours-la-Reine, reentraient dans la ville et commençaient à affluer dans le cabaret des Tuileries pour terminer gaiement la soirée soit en soupant, soit en jouant, soit en buvant ; quelques-uns même y venant pour des rendez-vous d'amour ; car ce cabaret déjà célèbre donnait indistinctement l'hospitalité aux joueurs, aux buveurs et aux amoureux.

D'ailleurs personne ne s'en plaignait, au contraire !

L'on buvait bouteille sur bouteille ; la gaieté et les joyeux propos étaient à leur comble ; le comte du Luc tenait vaillamment tête à ses compagnons ; il buvait sec, avait la riposte vive, spirituelle, acérée, il se montrait enfin aussi insouciant et aussi fou que ses compagnons.

Peu à peu le souper en se prolongeant menaçait de dégénérer en orgie. Déjà l'ivresse fermentait sourdement dans les cerveaux.

Onze heures sonnèrent à un coucou [à gaine placé dans un des angles de la salle.

Le comte du Luc tressaillit, il passa la main sur son front.

— Déjà onze heures ! s'écria-t-il.

— Que nous importe ? fit le chevalier de Guise. Ne sommes-nous pas bien ici ?